

Un souffle vif sur la campagne

« Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu, et l'on sent tout seul peut-être et peinard... »

En revenant aujourd'hui, en pleine période électorale, Léo Ferré fait d'une pierre deux coups. Vingt ans après 1968, il offre un spectacle, comme pour dire l'urgence de la dérision, l'urgence de la musique. Son cri. Un spectacle, comme pour faire la nique au show des « monsieur et madame » qui exhibent leur pedigree, « qui portent tout en devanture, encravatés, environnés, empapaoutés de morgue et d'ennui ».



« Tu as droit citoyen au minimum décent, à l'amour, citoyen ». (Photo T. Lahalle)

Léo Ferré qui file comme une étoile dans la nuit. Ne demandez pas le programme de son spectacle ; Léo Ferré ne vend rien, ne promet pas ; il chante la poésie qu'accompagne une musique enivrante. Avec sa tendresse, sa tristesse, sa margoulette qui crie l'espoir et le désespoir. Du talent, du travail ! Fidèle à lui-même, à son engagement, Léo Ferré n'exhorte pas le public, il interpelle, humblement. « Tu as droit citoyen au minimum décent, à l'Amour, citoyen. »

Son message, il ne l'écrit pas — à l'encyclopédie, les mots —, il le compose et le fait se rencontrer avec la symphonie. Artiste engagé, certes, mais un engagement exclusivement fidèle à la beauté ; récitant les poètes dans les œuvres desquels il se reconnaît, malmenant l'ordre nouveau avec ses mots, sa verve chargée d'émotion à l'instar de ces mêmes de la rue qui se jouent de tout et de rien.

Poète, ce mois de mai est le tien... et puis, « tu peux tout faire, t'empaqueter dans le désordre, pour l'honneur, pour la conservation du titre, le désordre, c'est l'ordre, moins le pouvoir ».

Jacques Gnorra

Du 26 avril au 8 mai, au TLP-Déjazet.